



**Labyrinthe**

16 | 2003  
Afrique(s)

---

## Michael J. Dennison, *Vampirism. Literary Tropes of Decadence and Entropy*

Laurent Dubreuil

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/318>  
ISSN : 1950-6031

### Éditeur

Hermann

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003  
Pagination : 89-90

### Référence électronique

Laurent Dubreuil, « Michael J. Dennison, *Vampirism. Literary Tropes of Decadence and Entropy* », *Labyrinthe* [En ligne], 16 | 2003, mis en ligne le 17 juin 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/318>

---

Propriété intellectuelle

**Michael J. Dennison, *Vampirism. Literary Tropes of Decadence and Entropy*, New York, Peter Lang, collection « Currents in Comparative Romance Languages and Literatures », 2001**

Laurent DUBREUIL

Séduction, au premier abord. Une vue générale laisse imaginer ce que pourrait être le livre de Michael Dennison, un essai convoquant des textes littéraires (Gautier, Byron, Poe entre autres), les productions livresques allant de Bram Stoker à Anne Rice, les *pulp fictions* comme le film de Ferrara *The Addiction*, comme l'insistant « *the world is a vampire* » que miaulait naguère Billy Corgan avec les Smashing Pumpkins. Ou encore, autre rêve, l'ouvrage prendrait le temps de voir comment des œuvres transforment le vampirisme et sont réformées par lui. Mais nous ne disposons en fait ni d'un essai sur la signification d'un phénomène aux bords de la littérature, ni d'une étude du fonctionnement poétique des textes. Le titre n'est pas respecté (ce n'est pas le cas du sous-titre), l'auteur ne parle presque pas de vampirisme. En revanche, les vampires, hou ! Et là, nous retombons dans la masse de bouquins sur cette figure plus ou moins folklorique : Dracula et consorts.

Ramener le vampirisme, l'attraction de substance, sang, souffle, vie, à l'imagerie du vampire, c'est réduire un fait extraordinaire à un *type*. La même erreur que lorsqu'on identifie « le fantastique réel de la vie » (Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, IV) à un *genre* normé (voir Todorov et ses milliers de clients satisfaits, et non remboursés). Donc, nous aurons une galerie de personnages plus ou moins ennuyeux. Notons que le Dracula de Bram Stoker donne l'occasion du meilleur chapitre de l'ensemble (le cinquième), pertinent, lui. Pour ces pages, les curieux iront voir.

Les amateurs de pseudo-production critique pourront aussi tirer leur compte de l'écœurante utilisation de l'entropie. Michael Dennison se sent obligé de prouver sa personnalité critique en revendiquant une pensée d'école (alors qu'il n'est intéressant que lorsqu'il s'en détache). L'entropisme, je vous l'apprends, nous vient d'Europe (*deutsche Qualität*). En gros, plein de choses s'expliquent par l'entropie, considérée (en encore plus gros) comme un rapport entre déséquilibre et équilibre. Bien sûr, le vampire rompt l'harmonie. Et plus ou moins toutes choses font de même, direz-vous ? Eh bien justement, prévient l'auteur, voilà qui montre la vérité de cette *world theory*, elle marche avec tout

et n'importe quoi (p. 5). Eh bien justement, les théories qui expliquent tout n'expliqueront jamais rien de la littérature.

Du coup, deux intuitions de l'auteur sont condamnées à n'être qu'esquissées. Dennison énonce quelquefois une généralisation vampirique du monde, mais il ne peut en dire plus, car il n'a rien saisi du vampirisme. À quelles conditions y a-t-il un universel « système vampire » (Artaud), à nous de le découvrir, le critique n'en sait mais. L'autre idée entr'aperçue, celle d'une poétique de vampirisation des textes, n'est pas davantage dépliée. Ainsi donnée, elle n'est qu'un gadget très méta. Pour arriver à la justesse, il faudrait étudier l'écriture et ne pas raconter d'histoires générales.

La séduction, la déception sont des armes du vampire ; admettons que l'ouvrage commenté utilise les mêmes pratiques – sans nous apprendre ni nous prendre rien d'important. Dans cette posture, il participe à la consolante réduction. Le triomphe du personnage du vampire, surtout depuis un demi-siècle, est une bataille menée contre l'étendue du vampirisme, un apprivoisement sournois. On montre des grandes dents pour reléguer au loin ce qui se passe dans l'étreinte mortifère. L'attraction du cauchemar chez Nodier, l'aspiration passionnelle chez Charlotte ou Emily Brontë et la dévoration magnétique pour Maupassant suffiraient à rendre à jamais caducs les vampires étiquetés. Bien des choses échappent à ce dressage de l'indomptable, et un film de vampires peut *malgré lui* détenir la force d'un phénomène qu'il cherchait subrepticement à banaliser. Il n'empêche, c'est le vampirisme de l'existence qui doit nous concerner, pas les stéréotypes télévisuels ou critiques.